Catherine Breillat

Pornocratie

RÉCIT

DENOËL

Pornocratie

DU MÊME AUTEUR

L'Homme facile, Christian Bourgois, 1968
J'ai lu, 2001

Le Silence après...,
Éditions François Wimille, 1970

Les Vêtements de la mer,
Éditions François Wimille, 1971

Tapage nocturne,
Mercure de France, 1979

Police, Albin Michel, 1985

36 Fillette, Éditions Carrère, 1987

Le Livre du plaisir, Éditions n° 1, 1999

Une vraie jeune fille, Denoël, 2000

Romance, À ma sœur, Petite bibliothèque
des cahiers du cinéma, 2001

Catherine Breillat

Pornocratie

RÉCIT

DENOËL

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© 2001, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 220725201.9
B 25201.0

Ils sont.

Ils ne sont pas tous beaux mais ils ont des bouches comme des goules qui se boivent les unes les autres, des bouches charnues. Et de larges mâchoires un peu prognathes sur lesquelles la musculature des lèvres s'appuie pour se projeter en avant avec cette manière si virile de prendre. Bouches de faunes.

Faune des bouches.

Ils sont des garçons qui s'embrassent profil contre profil dans la lumière de la nuit. Ils dansent. Ils s'aguichent. Ils s'approprient le corps de l'autre comme la

découpure du leur. Chacun est le miroir et on sent combien ils s'apprécient, combien ils s'aiment dans cette rencontre sans différence où l'un est l'orgueil de l'autre.

Toute cette beauté qui se côtoie et s'enorgueillit d'être elle-même. Elle n'a besoin de rien d'autre pour s'exalter que cette apparence de gémellité.

D'ailleurs c'est cette exaltation qui fait cette beauté, cette arrogance d'être *entre soi* qu'ils ont et qui s'exhale depuis le fond des âges.

Bien autre, bien plus humble est le gynécée et sa terrible et secrète confination.

Dans la salle d'ailleurs au fond de la piste de danse, il y a tout un mur de miroir où ils se reflètent à l'infini. Certains s'y hasardent à danser avec la complaisance d'eux-mêmes. Lascivité de la hanche qui s'aguiche en mouvements rythmés et souplement suggestifs. Comme ce bras levé

au-dessus de la tête, protection ou abandon. Comme si le danseur était allongé dans un lit et qu'il contemple son image redressée quand l'ouverture du bras découvre l'aisselle et ses poils frisés perlés de sueur qui augurent déjà ceux de l'aine.

À travers la coudure du bras, le regard se montre plus qu'il ne se dérobe ; l'étirement du cou découvre la force de la nuque et les fortes veines propres aux garçons, gonflées par l'effort de la danse.

La denture de ces lèvres-là, ces lèvres-là un peu mouillées, luisantes de la salive lourde dont on sait qu'elle peut tel le fil de l'araignée s'étirer en filament clair et plein de bulles. L'affolante moiteur de l'abîme de la bouche, la langue qui luit et se gonfle, glacée dessus, grumeleuse dans son intimité inverse comme une muqueuse de femme ; tout cela il faut le voir et le regard soudain surpris, non point doux mais

brillant dans la malice fourbe de l'invite à travers les cils drus, courts et courbes.

Ce n'est pas de la fragilité. Il n'y en a pas. C'est de la féminité mâle qui s'offre impunément.

Ils ont ce que nous n'avons pas. Et ce que nous avons ils nous l'ont ravi pour en faire ce commerce entre eux. Et donc c'est eux que je suis venue chercher moi aussi dans ce jeu de miroir. Ce miroir qui peut trancher à vif.

Ce miroir qui me glace dans ma solitude.

Qui dit que je suis seule de mon espèce périmée. Espèce prolifique mais répudiée dans les cloîtres de la méchanceté des hommes, les pires, ceux qui aiment les femmes, disent-ils, car ils les collectionnent tristement dans le boudoir de leur souvenir, pendues par les cheveux et avec des plaies vertes sur les tempes pour leur

désapprendre à penser. Leurs conquêtes sont des territoires, des terres à labourer. Bourrer. Bourrer.

Le prix de leur amour, on n'en finit pas de le payer. Ceux-là connaissent l'abîme irrécupérable du milieu de jambes. C'est leur caverne et ils ne veulent qu'être les quarante voleurs à eux tout seuls.

Ils disent que si on ne sait pas taire cela, que parce qu'on ne sait pas taire cela on est des femmes et qu'on a mérité tout ce qu'on nous a infligé. Et ce qu'on nous a infligé est une douleur qu'on s'est empressées de récupérer en douce pour en faire notre forme d'espoir à nous. Car ce n'est pas l'amour qu'on réclame mais le regard, et celui qui inflige regarde un peu.

Et quand il regarde il dit que nous ne sommes rien en comparaison de lui qui porte ce dard non excisé.

Qu'il porte non comme un rayon ou comme un vecteur, pour joindre la déité

humaine, mais comme une dague pour assassiner l'immensité inverse de lui.

Car le sexe des femmes est bien plus grand que celui de l'homme, en ça il est le plein et ils sont le vide.

Voilà pourquoi ils s'aiment entre eux, qu'ils ont cette sorte d'attirance irrépressible, parce qu'ils se confortent et on peut voir cela comme une sorte de fragilité. Alors on peut comprendre aussi qu'ils ne fassent pas attention à moi, qu'ils soient entièrement préoccupés d'eux-mêmes, à cause de cette fragilité-là d'espérer ressusciter le chaos premier, celui dont jaillit la lumière si on a la patience d'endurer la douleur qui peut paraître éternelle des ténèbres.

Celui que j'aime est le plus beau d'entre eux, c'est un éphèbe au profil tranchant comme celui d'une vive.

Il me fait mal de le regarder danser, se conformer aux autres.

Il ne peut pas faire autrement. Il m'aime mais il n'aime pas les femmes et au moins il le sait, et ce qui se joue n'est pas trahison mais le long chemin du remède.

De tous ces garçons personne pour faire attention à moi. Je peux impunément les boire des yeux, ils ne s'aperçoivent de rien tellement ils sont à leur affaire, à leur affaire de prendre un autre pour s'imprégner de ce modèle et comprendre peut-être devenir comme par décalcomanie ce que l'autre n'est lui-même pas.

Ces hommes en devenir, admirez leur arrogance, leur soif de vivre et de vouloir se confronter ; ils reproduisent ici, mais ils ne le savent même pas, l'abominable mêlée des spermatozoïdes dans l'utérus de la femme fécondable. Un seul gagnera l'existence, et voyez comme tous se battent. tous

se côtoient avec cette énergie, cette force, cette confiance. Voyez comme ils sont radieux de s'aimer les uns les autres avec ce désir qu'ils n'éprouvent qu'avec réticence et mépris à l'égard des femmes. Comme si nous n'étions rien d'autre que des éponges, entre le règne animal et végétal.

Certes, celle que je suis et qui est là, elle souffre.

Or n'est-elle pas là pour ça depuis toujours ?

Pour se rendre compte de son absence décidée par eux. Et que c'est bien pour eux qu'elle ne compte pas.

Mais s'ils s'aperçoivent enfin de sa présence, ce sera pire ; ça va déchaîner leurs sarcasmes.

Pourtant elle est jolie celle qui est moi, presque on dirait anormalement belle, avec ces cheveux qui lui tombent à moitié sur la figure, sur cette pâleur transparente

comme l'aube d'une jeune vie. Ils ne voient pas qu'elle respire l'innocence, que sa bouche est la blessure du nouveau-né, que le moindre de ses frémissements est passionnant comme la musique du vent.

Ils ne regardent donc qu'eux-mêmes ?

Ils ne le voient pas, car elle ne se voit pas.

Elle n'a plus d'apparence extérieure, elle est rongée par sa blessure interne comme à tout ce qui est répugnant en elle, et cela l'absorbe tout entière à ses propres yeux comme à ceux du monde. On lui a dit de se tenir bien et de faire en sorte de taire cela.

Et donc si vous vous demandez pourquoi elle se tient comme un héron, le genou haut levé, la cuisse compressant l'autre, c'est qu'elle fait tous ses efforts pour se retenir conformément à vos préceptes mais elle n'arrive qu'à être une moribonde mal cicatrisée qui ne peut qu'économiser ses

gestes de peur que ça ne suppure à nouveau cette épouvante :

Elle a — elle est un sexe de femme.

C'est pire que la fracture des océans quand les continents se sont séparés.

Cette béance c'est l'abîme.

Elle-même pense que ça prend tout l'espace de son jeune corps fluide et elle ne peut plus bouger, tétanisée qu'elle est d'être ce gouffre vivant.

De profil, on voit leurs fesses pommelées sous leurs pantalons collants, souvent à taille basse — c'est la mode —, et le paquet supposé des couilles et des bites qui gonflent les braguettes.

Cela n'est pas obscène puisque cela se voit.

C'est du désir ostensible. Des queues qu'on peut passer sous l'eau avant l'amour ou même après, qui fleureront la savonnette.

Elle est venue avec l'un d'eux qui est son fiancé et qui l'a immédiatement plantée là pour *s'amuser un peu*, attitude fort en vogue de l'époque, où on pourrait ne pas vraiment y voir de mal.

D'ailleurs au début elle a pris assez bien de faire tapisserie devant le miroir froid où les garçons ne regardent qu'eux-mêmes et se démultiplient ainsi. Seulement elle l'a vu rire et être gai comme il ne l'était pas avec elle, c'est ça qu'on les dit gays. Sans doute. Ils sont gays de ne pouvoir aimer la fille.

Car elle est maintenant la fille.

Elle symbolise ici toutes celles qui ne seront pas aimées, et peut-elle refuser à celui qui est son fiancé l'espérance même qui le fait vivre, le bonheur d'aguicher celui qui peut prendre le tour de rôle.

Tandis qu'elle n'est qu'un rôle et ce n'est pas son tour.

Non, elle ne le peut pas car ce serait entraver la marche légitime des choses.

Il est donc beau et froid comme une flamme d'éther et c'est aux garçons qu'il se réchauffe, aux gitons torves qu'il prend sa flamme de vie, car les gitons ont de tout temps su préserver cette maigre lueur mauvaise qui fait l'homme et dont il espère la contagion pour survivre. Et alors il pourra soulever mollement ses paupières de poisson mort, et le temps d'une froide lune il pourra peut-être la reconnaître comme sa fiancée.

Il est bien moins méchant que les autres hommes mais il ne peut pas faire plus pour moi, m'aimer plus que cela.

Je le sais et qu'il est bien mon fiancé élu.

L'absence de ce regard-là trop longtemps attendu et presque impossible m'annihile car je n'ai pas tous les courages, loin de là.

Tout d'un coup, il se trouve que j'en manque singulièrement.

Je vous laisse regarder comme ils s'embrassent tel un spectacle anormalement beau quoique d'une rare cruauté, moi je m'éloigne subrepticement, je prends ce qu'on appelle la tangente.

Je descends ; les marches sont recouvertes de moquette noire, heureusement car je titube, je pourrais risquer une mauvaise chute et c'en serait fini de l'histoire.

Dans l'escalier étroit, à mi-chemin entre le haut et le bas — en bas se trouvent modestement les toilettes —, je frôle, mon corps se presse sur un garçon en noir, avec des cheveux blonds peut-être légèrement clairsemés et peut-être plus aussi jeune qu'il n'y paraît. C'est pour cela que la corpulence de son corps a pu mordre sur la mienne, et ce frôlement inopiné si étrange

en ces lieux s'est transformé en une rencontre car, en un regard, lui s'est aperçu que j'allais mourir, qu'elle était une espèce en voie de disparition en robe de velours noir, courte au-dessus du genou.

Ainsi m'a-t-il croisée.

Il n'y a pas de toilettes pour femmes, c'est là au-dessus des urinoirs qu'elle a atterri.

Ses cheveux tombent sur sa figure comme les averses de mars. Avec leur violence brève.

Il fait un temps à couper au rasoir.

Plus tard dans la pharmacie de la place Clichy ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre où il m'a fait faire un pansement au poignet gauche, il m'a demandé pourquoi j'ai fait cela.

J'ai dit que c'était parce que j'étais une femme.

Il a dit qu'il ne comprenait pas.

Catherine Breillat
•• Pornocratie

– Parce que vous n'aimez pas les femmes, vous pouvez justement me regarder. Je veux dire avec impartialité.
– De quoi il s'agit ?
– De cela. Me regarder par là où je ne suis pas regardable. Vous n'aurez pas besoin de me toucher. Votre témoignage suffira.
– Ce sera chair, dit-il.

Cinéaste et scénariste, Catherine Breillat a déjà publié plusieurs romans dont *Une vraie jeune fille* (Denoël, 2000). Elle adaptera prochainement *Pornocratie* au cinéma.

Belle, jeune, mi-ange, mi-louve, une fille propose un étrange contrat à un homosexuel : qu'il s'enferme avec elle et la contemple de son œil vierge de femmes ! Elle paiera. Jour après jour, dans une maison presque construite sur la mer et qui ressemble à un château hanté, dans une chambre avec un lit très grand où les draps immaculés tombent en avalanche, la fille s'offre, nue, dormant à son voyeur…

Huis clos à couper le souffle entre une femme et un homme, *Pornocratie* est l'élucidation tragique, la mise en scène inouïe et insoutenable des fantasmes aimantant l'un vers l'autre deux sexes discordants. Visionnaire de cet abyme, portée par une langue crue et incendiaire, Catherine Breillat met les âmes et les chairs en sang. Elle orchestre une lente et hypnotisante assomption du féminin, véritable PORNOCRATIE à la mesure de l'univers…

DENOËL

B 25201.0 01.04
ISBN 2.207.25201.9
13,60€

9 782207 252017